

Glossaire de l'Approche transversale et de l'écoute sensible

Activité

J'appelle « activité » un courant d'actions dirigées vers un but

Education

L'éducation est le processus d'activités dont le but est la connaissance de l'être humain. Elle s'exprime par une dialogique incessante entre un champ de savoirs pluriels et un champ de connaissance expérientielle de soi.

La méditation sans objet est au cœur de cette dialogique car elle introduit au non-savoir sur ce qui est et advient sans cesse.

Formation

La formation est l'éducation que se donne un individu lorsqu'il rencontre des maîtres d'enseignement et des maîtres de vie, formellement dans des institutions et informellement tout le long de sa vie.

Instruction

L'instruction est la formation donnée et souvent imposée par un tiers doté d'une puissance sociale institutionnalisée.

Enseignement

L'enseignement est l'instruction qui consiste à marquer symboliquement l'enseigné sous l'emprise d'un cursus de savoir considéré comme légitime au sein d'une société à un moment donné de son histoire.

Présence éducative

La présence éducative est l'influence humaine qui conjugue à la fois la plus grande simplicité, le plus haut degré de connaissance de soi et la somme de savoirs pluriels la plus complète.

Apprendre

Apprendre est un processus psychologique que vit un individu volontairement et qui le fait entrer dans l'éducation à la fois par soi-même et par les autres.

Educateur

L'éducateur est la personne dont la présence est déterminante pour autrui dans l'acte d'apprendre.

Poésie

La poésie comme forme tangentielle à ce qui est et advient prend sa source dans la méditation sans objet. Si le sens de l'être est une énigme à jamais ouverte, la poésie

dessine son bouton d'or.

Spiritualité laïque

Je nomme « spiritualité laïque » sans référence a priori à un dieu et dans la perspective d'une reconnaissance de la non-dualité de ce qui est et advient, le résultat du processus éducatif précédemment défini, d'une personne qui s'achemine vers un état de « présence » dans la vie de tous les jours.

La Profondeur

La Profondeur ou l'impossible de la symbolisation (Jacques Lacan, les mystiques rhénans, Shankara et l'Advaita Vedanta, Krishnamurti et l'otherness, mais aussi Bernard d'Espagnat et le « réel voilé »)

- ce qui est et advient sans cesse, le Réel-Monde, et ce qui ne peut être représenté ;
- ce qui agit et nous agit en permanence parce que nous sommes pour l'essentiel cette profondeur même ;
- ce qui nous fonde comme projet implié en nous-mêmes et nous donne la direction du sens : Peut-être « l'éloge du simple » et une sorte d'archétype du moine en nous-mêmes comme le pense le philosophe Raimon Panikkar.

Je propose le terme de Profondeur pour nommer et pouvoir discuter, c'est-à-dire porter sur le plan symbolique, malgré l'inadéquation radicale de tout concept, le Réel-Monde. La Profondeur, c'est tout ce qui est, sans pouvoir être nommé ou imaginé dans sa totalité dynamique. Elle n'a ni commencement ni fin. Dans sa mouvance permanente de structuration, déstructuration, restructuration, elle est le Procès du monde en cours.

La Profondeur est « transcendante » mais dans l'immanence, ailleurs, tout-autre, insaisissable, non-rationalisable, au-delà du temps et de l'espace, innommable, sans naissance et sans mort, englobante.

Le Profond

Le Profond est cet état de nomination « conventionnelle », inadéquate et polysémique d'inscription du procès de la Profondeur dans le cours du monde, à un moment donné. Il représente la multitude infinie des formes de la Profondeur dans son déploiement incessant. Le Profond reste prisonnier de la blancheur des choses. Il n'est jamais très loin de la vie en acte avec son cortège de malentendus, d'ambivalences, de lâchetés et de courages incompréhensibles. Mais il est également porteur de la Profondeur qui ne le quitte jamais car il est cela même, comme un poignard planté dans l'infini.

Le surfaciel

C'est la surface qui porte le ciel. L'événement qui inclut toute Profondeur. Comme le pense Gilles Deleuze, l'événement arrive en surface, et fait advenir la surface, parce qu'il est attribut logique, et non pas qualité ou propriété physique. Il est effet incorporel de corps qui sont causes pour d'autres corps. L'événement « insiste », mais n'existe pas.

La surface ou plutôt « le surfaciel » ne doit pas être confondu avec le surperficel.

Le surfaciel vous enveloppe dès les premiers moments de votre naissance. Il représente une catégorie de contact. On sait que l'attachement va de pair avec la présence chaleureuse de l'autre, bien au-delà de la simple fonctionnalité nourricière. Chez les grands mammifères comme chez le petit de l'homme le contact de la peau et la réalité du toucher (Montagu, 1979) constituent un élément essentiel de la survie et du développement psychologique. Le « moi-peau » de Didier Anzieu, à la fois protège, dessine une frontière du self, et en même temps permet l'ouverture et l'échange avec le milieu extérieur. En Gestalt-thérapie l'ancrage va toujours dans le sens d'un retour au surfaciel, à

l'enracinement.

Le surfaciel exige la rencontre avec ma finitude et avec le monde. C'est en devenant sans cesse immanent, intramondain, que je glisse vers la transcendance.

Le Superficiel est une forme chimérique du Surfaciel. Pour comprendre le Superficiel, il faut analyser l'Imaginaire.

La Reliance

Le concept de reliance est récent. Il date de la deuxième moitié du XX^e siècle, inventé par Roger Clausse en 1963 et repris, largement développé et systématisé par le sociologue belge Marcel Bolle de Bal [[M. Bolle de Bal (*Voyages au cœur des sciences humaines – de la reliance – T1. Reliance et theories*, Paris, L'Harmattan 1996, 332 p. et T2. *Reliance et pratiques*, L'Harmattan, 1996, 340 p.). Michel Maffesoli l'a introduit dans sa théorisation (Michel Maffesoli, *Reliance et triplicité, Religiologiques, Jeux et traverses. Rencontre avec Michel Maffesoli*, s/dir. Guy Ménard, Université du Québec à Montréal, Département des Sciences religieuses, Printemps 1991, n°3, 163 p., pp 25-86, avec les débats). Cet article est à mettre en rapport avec le livre de Dany-Robert Dufour « les mystères de la trinité », (Paris, Gallimard, 1991) en fonction de la pensée trinitaire. Comme pour moi, la « reliance » chez Maffesoli n'exclut pas le conflit, bien au contraire. L'écoute de la reliance sociale suppose une très grande ouverture d'esprit et d'improvisation d'expression : « [...] il y a une multiplicité d'expressions de cette rhétorique sociale. Et cette multiplicité d'expressions peut aller du bouquin théorique au roman en passant par d'autres expressions spécifiques. Il faut que je sois à même, moi qui veux dire mon temps, de l'intégrer dans ce que j'essaie de dire. Donc, jouer d'une construction qui soit le plus fidèle possible à la rhétorique générale et qui intègre une dimension de stylisation. » (p.82). On retrouvera un développement sur la reliance, à partir de l'œuvre de Emile Durkheim, dans la présentation de M. Maffesoli à la réédition des *Formes élémentaires de la vie religieuse* en livre de poche (L.G.E. 1991), 758 p.. La « reliance » est alors, pour M. Maffesoli, très proche de la notion d'« effervescence » chez Durkheim (cf. p.16-17)

Edgard Morin l'utilise de plus en plus, comme une nécessité théorique (E. Morin, « Vers une théorie de la reliance généralisée », in *Voyage au cœur des sciences humaines*, T1, pp 315-326, op cit).

C'est, en quelque sorte un macro-concept, exprimant un « phénomène social total » (Marcel Mauss) qui se démarque d'autres concepts connexes comme liance, lien ou liaison, appartenance, union ou réunion, religion. Pour Marcel Bolle de Bal, la reliance va de pair avec la déliance, son opposé. Il entre dans la problématique d'une sociologie existentielle [[Edward Tityakian « Vers une sociologie de l'existence », in *Perspectives de la sociologie contemporaine, Hommage à Georges Gurvitch*, Paris, PUF, 1968, pp 445-465).

Ce concept a été critiqué par d'autres sociologues, en particulier par Raymond Ledrut et Renaud Sainsaulieu.

Raymond Ledrut le considère comme un concept religieux qui vise à la fusion au sein de – je cite : « la bergerie fraternelle » d'une « communauté pacifique et bienheureuse » dans l'esprit judéo-chrétien. Renaud Sainsaulieu ne voit pas ce qu'il apporte de nouveau en sciences humaines, par rapport à des concepts comme appartenance, intégration, aliénation, dépendance, dominance, adhésion, participation. Marcel Bolle de Bal a répondu fort pertinemment à toutes ces critiques (M. Bolle de Bal, « La reliance ou la médiatisation du lien social : la dimension sociologique d'un concept charnière », in *Voyages au Cœur des sciences humaines*, T1. pp 65-79).

J'ai montré en quoi ce concept me paraissait indispensable aux sciences de l'éducation contemporaines, notamment par son insertion dans une problématique de complexité, de multiréférentialité et de transversalité. (R. Barbier, « Du côté des sciences de l'éducation : Reliance : un concept clé du métissage culturel Orient/Occident », in *Voyages au cœur des sciences humaines*, T1. pp 255-277).

On ne trouvera pas d'article dans l'*Encyclopédia Universalis* de 2006 sur la reliance. Ce

concept est donc encore largement en voie de légitimation. Absent du vocabulaire en sciences humaines la reliance va être reconnue et imposée comme concept par Marcel Bolle de Bal dans un article de la revue *Connexions* en 1981, après avoir fait l'objet d'une direction de recherche fort importante en Belgique (M. Bolle de Bal, « La reliance : connexions et sens », *Connexions*, n°33, Epi, 1981 ; « La reliance ou la médiatisation du lien social : la dimension sociologique d'un concept charnière », *Actes du XIIIe Colloque de l'Association Internationale des Sociologues de Langue Française*, 1988, T. 1, pp. 598-611). La reliance possède une double signification conceptuelle :

- l'acte de relier ou de se relier : la reliance agie, réalisée, c'est-à-dire l'acte de reliance ;
- le résultat de cet acte : la reliance vécue, c'est-à-dire l'état de reliance.

L'auteur entend par relier : « créer ou recréer des liens, établir ou rétablir une liaison entre une personne et soit un système dont elle fait partie, soit l'un de ses sous-systèmes ». Il en montre la pertinence dans ses recherches sur le mouvement communautaire en Belgique (M. Bolle de Bal, *La tentation communautaire. Les paradoxes de la reliance et de la contre-culture*, Bruxelles, Ed. de l'université libre de Bruxelles, 1985). J'ai eu la même impression dans mes recherches-actions sur la vie communautaire dans les années quatre-vingt (René Barbier, « L'existentialité communautaire » *Pratiques de Formation/Analyses*, Formation à l'écologie et l'environnement, Université de Paris VIII, Formation Permanente, n°7, juin 1984, pp.57-71).

Redonnant de la vigueur à la pensée d'un précurseur, Maurice Lambilliotte (Maurice Lambilliotte, *L'homme relié. L'aventure de la Conscience*, Bruxelles, société générale d'édition, 1968), je pense qu'il faut souligner toute la force symbolique et quasi-religieuse du concept de reliance, pour comprendre sa signification incarnée dans la vie communautaire. Mises à part les communautés explicitement religieuses, c'est par cette sorte de reliance que le fondement sacré de l'existence humaine s'exprimera dans les groupes communautaires, parfois avec des emprunts à des philosophies ou des sagesses orientales, mieux à même de correspondre aux sentiments et aux sensations, aux valeurs et aux symboles vécus (René Barbier (s/dir), *Pratiques de Formation/Analyses*, Le devenir du sujet en formation : l'influence des cultures « autres » qu'occidentales, Paris, Université de Paris VIII, Formation Permanente, n° 21-22, Juin 1991, 232 p.)

On retrouve, autrement pensés et ressentis, des schèmes de perceptions et de représentations de la finalité utopique des origines communautaristes aux Etats-Unis où la notion de monde (image de totalité et d'ordre cosmique), celle de mythe de l'inauguration d'un nouvel ordre cosmique en rupture avec l'ancien, celle de paradis ramené ici-bas, celle de chaos toujours rejeté sur le monde extérieur ; celle d'une attention à l'inspiration intérieure et aux phénomènes subjectifs, celle d'une perfectibilité de la vie, étaient imposées à l'époque jusqu'au moment où un autre type de représentation de l'utopie communautaire a prévalu avec Robert Owen : le rationalisme (Ronald Creagh, *Laboratoires de l'utopie, les communautés libertaires aux Etats-Unis*, Paris, Payot, 1983).

C'est l'exemple vécu que voulait donner Henri David Thoreau, comme le souligne Micheline Flak (Micheline Flak, *Thoreau, Une haute sagesse au service de l'action*, Paris, Seghers, coll. philosophes de tous les temps, 1973).

La reliance se décline de différentes façons pour Marcel Bolle de Bal :

- La reliance cosmique entre une personne et des éléments naturels.
- La reliance ontologique ou anthropomorphique entre une personne et l'espèce humaine.
- La reliance psychologique entre une personne et les diverses instances de sa personnalité.
- La reliance sociale et psychosociale entre une personne et un autre acteur social individuel ou collectif.

Marcel Bolle de Bal part de la personne pour construire son concept de reliance. Mais, ce faisant, il est obligé d'en limiter les contours. Edgar Morin l'élargit et reconnaît une autre dimension : la reliance entre les idées et entre les choses.

Sociologue de formation, Marcel Bolle de Bal précise encore le concept de reliance sociale. Il la définit ainsi : « la création de liens entre des acteurs sociaux séparés, dont l'un au moins est une personne » (M. Bolle de Bal, « La reliance ou la médiatisation du lien social : la dimension sociologique d'un concept charnière », in *Voyages au cœur des sciences humaines*, T.1, op cit, p.69).

La reliance sociale peut être formulée alors dans les termes suivants :

- la production de rapports sociaux médiatisés, c'est-à-dire de rapports sociaux complémentaires.
- Les systèmes médiateurs des liens sociaux peuvent être eux-mêmes soit des systèmes de signes ou des représentations collectives, soit des instances sociales (groupes, organisations, institutions) déterminant et modelant les rapports de reliance.

La reliance sociale s'envisage d'un triple point de vue :

- comme procès de reliance en tant que médiatisation ou processus de médiations instituées entre les acteurs.
- comme structure de reliance en tant que médiation considérée comme système reliant les acteurs sociaux entre eux.
- comme lien de reliance en tant que produit ou lien effectif entre les acteurs sociaux immergés dans les systèmes médiateurs.

Loin d'être une mystique judéo-chrétienne, la reliance doit être comprise comme l'expression d'une anthropologie laïco-nietzschéenne pour Marcel Bolle de Bal.

Pour ma part, je retiens ce concept de reliance comme essentiel, en particulier parce qu'il nous permet d'aborder notre rapport au sacré d'une manière laïque. Contrairement au mot « lien », il instaure à la fois la distance entre l'objet et le sujet et l'unité profonde. Il ne propose aucune théologie particulière. Il nous invite à regarder le monde, les autres et soi-même selon un principe de non-séparabilité dégagé par les savants des hautes énergies, depuis la réalisation de l'expérience de pensée dite « paradoxe EPR » (Einstein-Podolsky-Rosen), par Alain Aspect en France. Edgar Morin a bien montré que la reliance fait partie d'un courant épistémologique issu des sciences contemporaines qui bouleverse quelque peu notre vision du monde (E. Morin, « Vers une théorie généralisée de la reliance », in *Voyages au cœur des sciences humaines*, T1, op cit).

Liliane Voyé n'hésite pas, en sociologue, à en approfondir le sens en parlant de reliance religieuse et en insistant sur la solidarité et sur l'importance des rites pour affirmer les « nous » (L. Voyé, « D'une reliance intertaine : la reliance religieuse », in *Voyages au cœur des sciences humaines*, T2, pp 81-98).

Si la vie spirituelle la plus authentique commence avec le rapport direct à la mort, la reliance nous fournit des clés pour entrer dans la difficile problématique du deuil, comme le montre le sociologue Guy Rocher (G. Rocher, « Eléments d'une phénoménologie du deuil et de la mort dans une perspective de reliance », in *Voyages au cœur des sciences humaines*, T2, pp 67-80, op cit). Il va de soi, pour moi, que l'éducation radicale passe par cette reliance au mourir qui fait disparaître toute trace d'éternité de l'être individué que je crois être. Se former devient alors apprendre à mourir à son passé et à son avenir, mais aussi apprendre à naître en permanence, en entrant, enfin, dans la parole, en découvrant un monde inconnu et la véritable relation à l'autre.

En fin de compte, se former dans la reliance, c'est apprendre à vivre dans un présent instantané qui reconnaît l'importance du sentiment, la découverte du monde neuf, du jeu et de la rencontre (René Barbier, « Mort et renaissance dans la reliance éducative », octobre 1997, Albin Michel, in *L'homme relié*, s/dir J. Mouttapa, Paris, Albin Michel).

Un point-clé de la reliance, c'est qu'il retisse des liens à la fois souples et puissants entre moi, le monde et les autres (nous).

Par sa nécessaire et révélatrice prise en compte du monde dans lequel nous sommes des éléments indissociables, la reliance nous impose une épistémologie écologique, une conception de la science de la complexité. Ce véritable « éclaircissement » de la conscience bouleverse complètement tout notre habitus de chercheur classique. Nous savons,

désormais, que l'être humain est avant tout un être relié, en étroite interdépendance et interactions avec son environnement proche et lointain. Il évolue dans un système hautement organisé dans lequel une action, même infime, sur un point, influence l'ensemble des relations. C'est l' « effet papillon », non seulement dans le domaine physique mais aussi dans celui de l'humain. Entrer dans la reliance comme phénomène social total nous éclaire sur la nature écologique de toutes les sciences humaines. Plus nous approfondissons cette caractéristique et plus nous nous sentons transformés dans notre rapport aux autres et à la nature.

C'est à ce moment – conçu comme « moment propice » ou *kairos* – que nous découvrons en nous-même une nouvelle intuition concernant notre conscience d'être. De nouveaux plans de la réalité sont révélés. Une autre façon de voir ce qui était déjà là. Une extrême attention vigilante qui s'impose dans la relation humaine au cœur du monde. Ainsi la boucle est bouclée qui allait de l'intuition première, centripète, vers la reliance, centrifuge, et de la reliance vers une intuition seconde, plus élaborée encore, à la fois intérieure et extérieure. Reliance et intuition forment désormais une totalité dynamique de compréhension de notre existence unifiée. Elles s'animent en permanence dans nos pensées, dans nos actions. Elles déterminent nos choix économiques, sociaux et politiques.

Il me semble que nous retrouvons, à ce point d'être, la pensée ancestrale de la Chine.

En chinois, tous les caractères qui parlent d'intuition sont formés à partir de binômes, dont le premier caractère reste toujours le même : l'œil + un trait sans flèche. C'est à la fois ce qui voit l'œil et ce que l'œil voit. Le regard des anciens Chinois était un rayon émis par l'œil pour frapper l'objet avant de revenir à lui (comme le radar des chauve-souris). D'où ce très beau proverbe : « La beauté de Chi-Ze est dans l'œil de celui qui la regarde » (parmi les plus belles femmes de l'histoire chinoise, la plus belle est Chi Ze). À partir de là, cet œil suivi de ce trait, va prendre un sens figuré, qui voudra dire : droit (par opposition à courbe), redresser, corriger, mais aussi juste, direct, naturel, sans détour. Nous atteignons la notion de perception directe de la réalité, seule possibilité de comprendre vraiment le réel pour l'approche non-dualiste.

Il s'agit bien d'une autre manière de VOIR. Bien qu'elle passe par l'œil, elle n'est pas du ressort de la simple « vue » physique, mais beaucoup plus d'une vision intérieure au sujet, d'un changement d'état de conscience. Krishnamurti le décrit fort bien dans ses *Carnets* (éd. Du Rocher, Monaco, 1988) : « Au petit matin, quand l'herbe était baignée de rosée, avant que ne se lève le soleil, encore couché, étendu dans le calme sans pensée ni mouvement, une vision, non pas celle des yeux, superficielle, mais qui venait de l'arrière de la tête et traversait les yeux. Ceux-ci, comme ce courant intérieur, n'étaient que des instruments par lesquels le passé incommensurable plongeait dans l'espace illimité, hors du temps. Plus tard, toujours étendu, une vision en laquelle toute vie semblait contenue. » (p.49).

Le sens par lequel on perçoit l'invisible - et par où passe donc l'intuition - est étroitement lié au type de lecture que l'on fait du visible. « Il se trouve qu'au cours des millénaires, les Chinois ont bâti leur compréhension de l'invisible à partir de la lecture des fissures des carapaces de tortues, donc à partir de signes visuels, donc forcément en passant par l'œil. Ceci est à la fois cause et effet du fait que les idéogrammes chinois sont muets. Leur sens est globalement indépendant de leur son et ils peuvent se prononcer de bien des façons, ce qui fait que les langues régionales chinoises ont gardé une diversité énorme, pouvant s'adapter à un support visuel indépendant du monde acoustique » écrit Cyrille Javary, un spécialiste du *Livre des transformations* chinois, le Yi Jing (*Une histoire de regard, Entretien avec Cyrille Javary*, propos recueillis par Patrice van Eersel. In Nouvelles Clés.com, dossier « La Chine créatrice », 2006).

A ce niveau de reliance et d'intuition, les capacités créatrices sont portées à leur exacte intensité. La pianiste Anne Quémener raconte : « C'était pendant la finale du Concours international de piano de Munich. Au lieu d'être paralysée par le trac, j'avais une envie folle de jouer, et je me rappelle être entrée sur scène en me retenant de courir vers le piano parce que je ressentais une sorte d'urgence. Lorsque j'ai posé les mains sur le clavier, ce n'était pas moi qui jouait, mais j'avais la sensation que quelque chose passait à travers mes

doigts, « ça jouait ». C'était quelque chose d'indéfinissable, qui échappait complètement à ma volonté, que je recueillais dans mes mains » (citée par X sur internet, à préciser). Le philosophe Jacques Maritain a largement commenté les relations entre l'intuition et la création artistique (J. Maritain. *L'Intuition Créatrice dans l'Art et dans la Poésie*, Bruges, Desclée de Brouwer, 1966, 398 p.).

C'est encore Krishnamurti qui nous indique le sens de cet éclaircissement de la réalité. Pour lui, il existe une force à la fois créatrice et destructrice qui nous traverse dans certains moments d'éveil de la conscience. Nous atteignons alors ce que Heidegger nomme « la pensée du fond », une pensée – pour Krishnamurti – qui « travaille avec la mémoire des mots » mais sans aucun effort pour penser, pour construire mentalement la logique du discours. Une pensée qui vient toute seule au bout des lèvres. C'est très exactement le propre de l'improvisation qui veut dire « commencer sans aucune préparation » comme je l'ai montré dans un texte sur ce sujet (René Barbier, « L'Improvisation éducative », *Pratiques de formations/Analyses*, n°2, Université Paris 8).

Krishnamurti nous précise : « La création n'appartient pas à l'individu. Elle cesse complètement quand la personnalité prédomine par ses aptitudes, ses dons et ses techniques. La création est le mouvement de l'essence inconnaissable du tout, jamais elle n'est expression de la partie » (in *Carnets*, op.cit. p.17).

« Improviser », nous révèle le *Littré*, c'est faire sans préparation et sur le champ, des vers, de la musique, un discours, voire un dîner ou encore, au sens figuré, un système, une explication en les donnant, en les exposant sans préparation. Le dictionnaire Robert nous précise que le verbe improviser vient de l'italien *improvvisere* (1642), du latin *improvisus*, imprévu - par extension, organiser sur le champ, à la hâte et au figuré, trouver à la dernière minute. L'improvisation est alors l'action, l'art d'improviser et par extension, le résultat de cette action (que l'on peut appeler également l'impromptu : tout ce qui est fait ou dit sans préparation). Un regard historique sur le concept souligne la logique des épistémès qui porte au pinacle ou écarte les notions suivant l'air du temps.

On ne s'étonnera pas que l'improvisation ne soit pas liée à la création dans les époques où règnent les garants méta-sociaux. Dans l'art poétique hindou, tel que l'a étudié le poète René Daumal à la lumière de sa connaissance du Védanta, l'art n'est pas une fin en soi mais un moyen au service de la connaissance sacrée. Il tente de refaire, de reconstruire analogiquement le Réel et par là même, dans sa plus juste mesure, son exactitude analogique. Le lecteur ou l'auditeur appréhende directement un état de l'être divin par le truchement du *rasa* (saveur). Ainsi pour Vicvanatha, la poésie est une parole dont l'essence est saveur. La Saveur n'est pas l'émotion brute, liée à la vie personnelle, c'est une représentation surnaturelle, un moment de conscience provoqué par les moyens de l'art et coloré par un sentiment, une sorte d'émotion objective comme dit Daumal. Ce qui compte pour le poète des Vedas, à travers même les ornements poétiques, c'est de « réhausser la Saveur ». Employer un mot comporte une responsabilité cosmique, car ce n'est pas simplement produire un magma de sons vocaux, c'est ébranler tout un monde d'associations, de sens figurés et dérivés, de suggestions, dont il faut connaître les lois. Le poète, à cet égard ne se lassera pas de répéter un cliché pourtant énoncé depuis des siècles, s'il s'est montré adéquat à la gustation de la Saveur (*rasana*). La poésie est un yoga qui ne supporte pas l'impréparation et le dilettantisme. « Le poète hindou - écrit Daumal - est le produit d'une éducation méthodique, poursuivie auprès d'un maître, et dans un but supérieur à l'art lui-même » (p. 92). Art qui trouve d'ailleurs son accomplissement dans le théâtre, la danse et la musique sacrée. L'opposition à l'art occidental est patent. L'art oriental est fondé sur la répétition de structures analogiques, l'art occidental sur le déploiement, la génération, la production du nouveau.

On peut se rendre compte de cet état d'esprit de l'ouverture au sens de la beauté intrinsèque à la réalité même – comme ne cesse de l'affirmer Krishnamurti. Ce sens s'affirme dans l'art et la poésie chinoise. François Cheng le montre bien dans ses ouvrages, et notamment dans un de ses derniers livres *Cinq méditations sur la beauté* » (François Cheng, *Cinq méditations sur le beauté*, Paris, Albin Michel, 2006, 161 p.). Il écrit, accablé

également par le mal, dès son enfance, « Je comprends d'instinct que sans la beauté, la vie ne vaut probablement pas la peine d'être vécue, et que d'autre part une certaine forme de mal vient justement de l'usage terriblement perverti de la beauté ». (op. cit, p.20)

Réel, symbolique, imaginaire

Nous définirons comme suit nos principaux concepts :

- Il n'existe que le Réel-Monde, cet inconnu de la matière, en dernière instance.
- La racine du Réel, le Réel voilé, est ce qui échappe à l'emprise du symbolique.
- L'imaginaire est une fonction du Réel, dans sa complexité.
- Le symbolique est une création permanente du flux imaginaire dans sa composante « imaginable ».
- L'imaginable est ce qui, dans l'imaginaire, permet de soutirer une partie du Réel, pour le pré-figurer, le « donner à voir » (Paul Eluard) d'une façon polysémique, équivoque et ambivalente dans un champ symbolique. Ce qui ouvre l'imaginaire à la création du Monde.
- La réalité, c'est du Réel puisé par l'imaginaire et tamisé, préfiguré, par le symbolique. La réalité est tout ce que l'on peut comprendre et saisir du Réel par le biais nécessaire du symbolique, notamment par le langage comme élément essentiel.
- On se cogne contre le Réel, mais on s'appuie contre la réalité que l'on construit sans cesse à travers un champ symbolique.
- L'imaginaire-source est la faculté de création radicale de formes, figures, images, symboles, mythes, tant psychiques que social-historiques, qui s'exprime par et dans le Représenter/Dire des hommes.
- L'imaginaire-processus est le déroulement et le développement de l'imaginaire-source.
- L'imaginaire-effectif est le résultat symbolique ou chimérique du cours de l'imaginaire-processus.
- Le chimérique est le résultat d'une perte de la réalité dans un processus d'expansion démesurée de l'imaginaire irréel qui s'accompagne d'une réduction considérable et inconsciente de la polysémie, de l'équivocité et de l'ambivalence des significations et des représentations issues de la complexité du Monde.
- Le symbolique est l'ensemble des traductions de l'imaginable dans et par un code, une structure de significations socialement admises à une époque considérée.

Dans le symbolique :

- * La synthématique est le code scientifique qui exprime la réduction maximale de la polysémie du Réel, en fonction d'une convention arbitraire mais nécessaire.
- * La symbolique est l'ensemble des rapports de sens qu'expriment les arts et les diverses spiritualités, par le truchement des symboles et des mythes. Elle suppose un décryptage et une herméneutique.
- L'idéologique représente le système d'idées, de significations et de représentations puisées dans le symbolique et se rapprochant sans cesse du chimérique par un processus de rationalisation réductrice de plus en plus sophistiqué.

Libido

Le Réel-Monde - ce qui est et advient sans cesse dans un « Nuage d'Inconnaissance » - se donne à voir relativement par son expression : l'énergie dont sont dotés tous les êtres vivants et non vivants.

La libido est l'énergie qui circule à l'intérieur de la matière vivante des plus simples éléments aux plus complexes.

Elle anime cette matière vivante de telle sorte qu'un être soit attiré par un autre être et des ensembles d'êtres par d'autres ensembles d'êtres. Ce processus de complexité croissante est la reliance au sein de laquelle la liaison ne va pas sans déliaison nécessaire. Pas d'humanité sans mort de l'homme. Pas de changement dans notre galaxie sans finitude de

notre humanité terrestre. Pas de transformation de l'univers sans finitude de notre galaxie dans un trou noir cosmique, tôt ou tard.

L'énergie fondamentale constitutive de la libido dans le vivant est et a toujours été. Elle est sans commencement ni fin.

La *libido sexuelle*, au sens freudien, n'est qu'une des dimensions de la libido.

La *libido de compassion* met l'être humain en reliance avec tous les êtres vivants et non vivants.

La *libido d'amour* est reliance entre tous les êtres vivants.

La *libido spirituelle* est la part singulière d'énergie qui provoque la tension éprouvée par un être humain vers l'immersion de sa conscience dans la totalité de l'énergie universelle et dans laquelle cette conscience disparaît comme séparée pour apparaître comme un « cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part » (Nicolas de Cues).

Sous cet angle l'éducation radicale est la compréhension de la libido en tant que puissance d'agir et de non agir de l'être humain.

Le bon

L'Énergie en tant qu'elle est intrinsèquement reliée à la fois à l'Intelligence du monde et à l'amour ou compassion pour tous les êtres sensibles s'ouvre sur la catégorie du Bon en philosophie. De l'Énergie surgit la Matière (physique ou symbolique) qui contient également toute l'Énergie.

Le beau

La Beauté comme expression la plus fine des formes reliées à l'harmonie potentielle de l'intelligence de la Nature. C'est la catégorie du Beau. L'Énergie informe la matière, à partir de son intelligence intrinsèque, qui se transforme en beauté laquelle renvoie, symboliquement, à sa source : l'intelligence de la Nature. L'artiste a toujours à voir avec la Beauté, même lorsqu'il invente des formes monstrueuses.

La mouvance

La Mouvance qui affirme le changement en acte de toute structure et inscrit, de fait, le règne inéluctable de l'Impermanence de tout ce qui prend forme. C'est la catégorie du Vrai. Tout ce qui apparaît est, sans cesse, en voie de structuration, déstructuration restructuration. Rien n'est stable dans le temps relatif. Seule la Profondeur demeure, au-delà du temps et de l'espace comme niveau de réalité fondamentale, inconnue dans toute son ampleur, reconnue chez et par certains êtres à partir du silence intérieur de leur être au monde.